

**ACTE PREMIER**  
**LE GRAND CAFÉ DE LA PLAGE**

JE SUIS ASSIS à la terrasse sud du *Grand Café de la Plage*, face au terrain de pétanque. Ce vieil établissement de style balnéaire fut construit dans les années vingt, à l'époque dite « la Belle ». Une vingtaine de chambres aux étages, chambres de bonne et du personnel en soupente, petit parking à l'arrière du bâtiment. À la place de la profonde terrasse actuelle, deux pompes à essence se tenaient comme deux grooms de chaque côté de l'entrée principale.

Sept marches en granit rose, gravées en creux, témoignent des plus de quatre-vingt-dix années d'existence, de passage et repassage de la clientèle. Arrivée au hall d'accueil, face à l'entrée, la direction-réception ; à droite, la salle du restaurant, plein sud, protégée par de grands stores extérieurs, vert bouteille, avec vue sur le jardin de la plage. À gauche, donnant aussi en partie plein sud et longeant l'angle de la rue, de grandes baies donnent à l'ouest, protégées par les mêmes stores. Là, c'est le grand salon, avec son bar qui donne soif, superbe zinc, barre en cuivre pour poser le pied : au fond, d'immenses miroirs biseautés ; devant, étagères en verre remplies de bouteilles d'alcools cool, accompagnées de dizaines et dizaines de verres à pied, pour la route, et d'autres verres,

plus cul-de-jatte, pour whisky, bourbon sans bourdon, que du bon et j'en passe, et des meilleurs. La soif de vivre... sur un fond jazzy de casino.

Les chaises, élégantes et invitantes, attendent. Les fauteuils club sont prêts pour une dégustation spiritueuse, enveloppée des voluptés d'un bon cigare à la cape douce, effleurant les lèvres. Au fond de ce bar, de grandes plantes vertes, une petite piste pour danser sur des airs dans l'air du moment, une boule prismatique au plafond pour les concours de tango, fox-trot, cha-cha-cha, valse, charleston... ou bien clamer des vers envers et contre tous, ou autres... Un piano noir à queue — le pianiste de bar ne jouait pas encore pour des femmes habillées du string nécessaire... Un billard, français, monsieur ! Tout un univers feutré, comme les touches d'un piano marteau.

Le billard est symbolisé sur la clef de voûte de l'entrée principale : deux queues entre une boule noire et une boule blanche ; au milieu, une boule rouge sang, le tout dans un rectangle d'or. Ça ne rigole pas, même le cuisinier est maître-queueux.

Après la grande guerre de 39-45, aujourd'hui nous nous préparons à une nouvelle : plus grande, plus high-tech, plus médicale, très drone ! Moins *old fashion* comme celle entre l'Iran et l'Irak. Plus commerciale, avec armes et bagages de marque, mieux médiatisée, économique, écologique et bio, et, s'il le faut, pas dégradable pour les officiers. Pas de problème, une barbarie humaine, avec des massacres

peu orthodoxes, Coptes à la découpe, pourquoi faire l'économie de ce projet mondialisé ? Tout est prêt, pour la morale on se défend, on n'attaque plus, la victoire en sera plus belle, la conscience apaisée. Le grand défilé sera *new tendance*, peut-être avec un racisme vestimentaire (certains Boss pour ça), le folklore n'est plus ce qu'il était, c'est dans l'air, les infos s'en chargent, avec méthode bipolaire, type schizo-affectif. C'est eux ou nous, même les chiens policés à la Rin-Tin-Tin la reniflent, c'est pour dire... C'est très touchant, ces méthodes pour relancer l'économie... de quoi ?

Donc, je disais : en 1946, les propriétaires du *Grand Café de la Plage*, malgré de nombreuses recherches, ne se sont pas manifestés. Comme le jour où la gendarmerie et les nazis étaient venus les chercher. Un silence glacial et venté s'installa durant de nombreuses années dans ce petit bourg de mer.

— Les propriétaires n'étaient-ils pas Juifs ? D'accord... et alors ?

— Tous les jeudis, ne cuisinaient-ils pas un merveilleux couscous ?

— Le jeudi, c'était le jour du caté ! Le mélange, va savoir...

— Attends, nous sommes avant tout des êtres d'apparence humaine, à quelque chose près...

Après un délai de réserve de quelques années, l'établissement fut mis en vente ; un jeune résistant de la dernière minute, autrefois francisé à la

Mitterrand, surenchérit et devint le nouveau propriétaire. La réouverture ne tarda pas, les mesures administratives satisfaites : un bon rafraîchissement, les surfaces repeintes à la queue de morue, moquettes changées, cirage vernissé des boiseries, tapisseries retapissées, glaces ovales derrière les dossiers des banquettes en moleskine verte nettoyées. Sur les autres murs du restaurant, de petits tableaux à l'huile, à la gouache, à l'aquarelle, au fusain... souvent offerts par la clientèle, peintres amateurs, mateurs ou mieux. Les sujets principaux sont la plage avec ou sans coucher de soleil, le petit port de pêche avec ses bateaux ramenant des poissons, crabes, crevettes, prises de la journée selon les avis de beau temps. Déjà quelques voiliers de plaisance au mouillage. Aussi des œuvres représentant le jardin de la plage, avec son kiosque à musique, son terrain de pétanque, son bassin entouré par des enfants habillés en petits marins avec bateaux à voile ou, pour certains, à moteur, futurs navigateurs si les vents les portent. Trois pins parasols abritent les bancs en petites lattes de bois verni, et une ceinture d'acacias, sans robiniers, entoure le parc. D'autres artistes s'aventurent un peu plus loin, vers les dunes jaunes de mimosas, avec style impressionniste, ça plaît : *Monet is Money*. Reste dans ce *Grand Café de la Plage* le parfum d'une époque révolue.

Durant l'année 1981, à la mort du patron, remise en vente de l'établissement, rachat, changement de déco, remplacement du parquet par du carrelage style

grès d'Artois, des boiseries par du plaquage, comme pour le bar, devenu anesthésié, pareil pour les banquettes, la moleskine cédant la place à du similicuir, suppression du billard et j'en passe... Ça fait vraiment moderne !

En 2000, la décoration est revisitée, tendance aux camaïeux de blanc et gris dégradé, bien dégradé, comme le souvenir de ce Grand Café ; disparition du piano, à la place un grand téléviseur allumé pour suivre les matchs de foot, le sport, avec sifflets ou cris de victoire, ou d'animaux.

Dans les années 1960-1970, les voitures avaient beaucoup de couleurs popisantes, hyppisantes, jaune orangé, rose indien, vert cana, bleu ciel ; maintenant, elles deviennent grisonnantes ou noires : l'obscur nous envahit.

« Le monde est gris, le monde est bleu... »

## ACTE II

### À LA TERRASSE DES CAFÉS

INSTALLÉ à la terrasse, je commande un petit café avec un verre d'eau. Il fait doux sous le store d'un vert anglais, en ce mois de mai, joli mois de mai... La glycine, mêlée au chèvrefeuille, longe la terrasse comme une guirlande au-dessus des grandes baies entrouvertes. Le jardin reprend des couleurs avec ses odeurs de fleur citronnées, poivrées, sucrées, ambiance tendre et voluptueuse.

J'ai envie de traîner dans cette mise en scène d'apparence naturelle. C'est du pousse-au-rêve.

Sur la table, je pose mon carnet, sors le stylo pour le style ; je l'ai prévu pour écrire cent vingt pages, plus ou moins selon la conduite et le plaisir de rayer des mots démoniaques.

Philipx Bern m'a recommandé, avec pincettes et réserves de sioux, auprès de son cousin Gast Bern pour faire son nègre de service. La famille Bern m'a dit tellement de bien de moi et flatté à l'extrême obligeance que je le fus. On ne change pas une équipe qui gagne, tant pis pour ceux qui n'ont pas aimé *L'Autremonde*, où en intro est écrit : « Pour ceux qui pourraient m'aimer. » Ils sont nombreux et surprenants, certains me pressant par un sympathique « c'est pour quand, le prochain ? ». Cela m'a permis,

parfois avec surprise, de découvrir des lecteurs et lectrices d'esprit de bon aloi, bons joueurs de mots à recul ou de maux, maudits soient les yeux fermés ! Tout cela me conforte et réconforte, j'aime bien cet esprit de liberté ; certes, je n'ai pas tous les outils, mon ennemi intérieur va en prendre plein la gueule. Je m'interroge, je l'interroge... Retrouver ce plaisir d'écrire, cet acte, le projet d'un voyage à plume ou à bic m'intéresse, se laisser tanguer en attendant... Il sera possible de le jeter après l'avoir lu, il est aussi recyclable et, je pense, biodégradable, comme tout un chacun ; il sera peut-être au rayon soleil vert ou rouge, comme *Fahrenheit 451*, *Alphaville*, avec Eddie Constantine, *2001*, *l'Odysée de l'espace*, *Orange mécanique*...

Il ne m'est pas trop dur d'écrire, même en mauvais français avec pour assaisonnement des fautes d'orthographe ou de syntaxe — qu'importe ! —, je prends cette liberté, même pas peur, traitement vertical, je vis une époque encore un peu supportable, portable et jetable. L'éthique veut que l'on recycle gratuitement le mercantillage pour nous le revendre, c'est beau... Le recyclage peut devenir cancérogène, quand il n'y a plus de plaisir à cuisiner, faire gaffe à l'emballage, à l'enrobage, aux mots qui lavent toujours plus blanc que blanc, sans aucune transparence. C'est beau l'info du « On ne savait pas ! » ou « Étonnantes révélations ! », la mode du buzz. L'intelligence est humaine comme l'horreur ! La sagesse n'est pas dans les reliquaires.

Écrire, c'est aussi mettre chaque mot l'un derrière l'autre, jusqu'au point final. Il est possible d'écrire et d'empiler les mots les uns sous les autres : le dernier devient la base, le premier prend de la hauteur, il est savant, pas forcément grec, à bien le choisir. J'aime bien commencer par une citation d'un personnage qui me va, me touche : là, je cite Marcel. Avec Victor, Albert... ça peut le faire. Comme : « Je ne veux désormais collectionner que les moments de bonheur », de Stendh. Ou « L'art est le plus beau des mensonges », de Claude. Ou « La vie sans musique est tout simplement une erreur, une fatigue, un exil », de Friedrich.

Bon, j'arrête là mon char : mine de rien, ça peut faire deux cents pages ; déjà, ce n'est pas de moi, trop facile pour faire érudit, et le plein de mon stylo est limité. D'ailleurs, ce matin, je ne le retrouve pas, il a dû aller se planquer, il en a marre d'écrire de nazes histoires, ou des mots pas très français, Mòssieur ! Sans baguette et béret. Un de ces jours, je vais trouver la planque, des centaines de stylos entassés ; certains n'ont pas tenu une journée entre mes doigts, trop dur, ou alors ils ont préféré rouler leurs billes pour des écrivains paresseux, parfois pompant à la queue leu leu des passages d'autres auteurs, en pensant s'élever ou faire cultivé, confondant parfois littérature et catalogue (voir vingt et une lignes au-dessus), pour ne pas faire de redites, ce qui permet d'allonger le texte. Et parfois je le fais.

Assis à la terrasse, je déguste par petites gorgées mon express, je suis pensif, j'écoute dans le vent

léger : pas de réponse, mais la douce musique des feuilles et des fleurs du bien, comme des chanteurs de blues aux douces vapeurs musquées et nonchalantes. Je regarde d'un œil distrait le journal national, quotidien mis à la disposition de la clientèle. En gros titre : « Attentats à Copenhague ». La petite sirène hurle. Le Manneken-Pis, lui aussi image de carte postale, l'habitant de Bruxelles, au coin de la rue, ne cesse de pisser. Il fut Bourguignon, Allemand, Espagnol, Autrichien, Français, Hollandais, pissant toujours un filet d'eau limpide ; il ne faut pas qu'il s'arrête : un jour, il pissera du sang face à l'imbécillité obscène des humains, il sera trop tard. Il est tard, n'allons pas nous coucher, restons éveillés. Toutefois, l'État islamique nous permet d'avoir l'essence à moins cher à la pompe.

Mon café prend un sérieux goût amer, même très amer, je chavire, je tangué. Les avancées médicales, les recherches, les connaissances scientifiques sont plus profondes pour le corps et l'esprit humain. Tous ces travaux sauvent et prolongent la vie dans de meilleures conditions, nous échangeons plus facilement dans le monde entier, nous rencontrons d'autres civilisations, d'autres cultures ; en contrepartie, les massacres humains continuent de plus belle. La barbarie est aussi très proche, à notre porte, à notre fenêtre. « Continuons le combat » résonne avec « continuons le massacre » ! Nous n'en sommes qu'au printemps, les quatre saisons vont continuer des mois, des

années : la paix viendra après, longtemps, longtemps après... Quand on ne nous renverra plus les armes que nous leur vendons, parfois offrons, cadeau... !

Nos enfants romantiques, apparemment sans cause, aux noirs desseins, s'engagent de l'autre côté d'un étrange miroir, sans alouette, côté des monts sans merveilles, où les ondes t'embrigadent, au nom d'un dieu, merde ! Change de dieu ! Gavroche y a laissé sa vie, c'est fait, ça suffit ; nous nous sommes assez drapés dans le drapeau noir, comme les veuves de guerre, de tous pays, et ces jeunes filles aux regards persans, comme des chats mystérieux, impénétrables. Le petit prince ne dessine pas une balle avec son crayon à deux balles !

La paix, d'abord ! D'abord avec soi, bande de dégénérés, les bandes Velpheu n'arrêtent pas de panser nos plaies, abrutis de toutes guerres et aussi celles économiques faites par des comiques bien argentés aux poissons d'argent, où les économistes télévisuels et radiophoniques, journalistes spécialisés sont devenus diseurs de bonnes aventures ratées, avec le tropisme sans direction des consultants désorientés, qui n'oublent pas de facturer leurs tromperies très approximatives et sans remboursement. Fripouilles sans couilles, canailles, voyous, salopards, scélérats, rats, ras-le-bol, *no respect* pour ces personnages dénués d'honnêteté et d'élégance, pas classe, très vulgaires. Ouf ! je me sens mieux... Le nord n'est plus ce qu'il était, apparemment resté fidèle à l'univers. La sourditude fait que nous n'osons plus parler, sinon

la porte ! Vous êtes cités au banc du lieu, avec terrain vague entre. Des employés en arrivent à signer leur démission pour sauver l'entreprise appelée à disparaître, chut !... Les dents de requins mangent les sans-dents... Transcendant... Escrocs, et croque ma poule au cul tampon encreur garanti pour prendre date, bravo les artistes !...

Après ça, il ne m'est sereinement pas possible de trouver un mot, un dessin exprimant mon bonheur. La guerre pour avoir la paix, vaut-elle le coup de foudre ?

La bande-son du café passe *Revolution 1* des Beatles, mollement interprétée, comme le souffle parfumé et musical de la bise légère me caressant avec pudeur et volupté, sans violence, un moment de bonheur contrarié, inapaisé.

Je traîne un peu. En face, deux joueurs de boules prennent leur temps de vivre, ce plaisir de la lenteur donne l'impression d'une maîtrise. L'un d'eux avec sa boule de métal s'accroupit, pointe, on sent le carreau, le geste de lancer est répété plusieurs fois au ralenti, la décision est prise, la boule lancée claque d'un coup sec et brutal contre la boule ennemie, une violence de paix, ce n'est pas un choc, seulement une rencontre. La fierté du tireur s'accompagne d'un sourire bon enfant et amical, la main tendue, tape là, on ramasse ses boules, c'est l'heure. La petite église, la seule du bourg, abritant de grandes peintures crucifiantes, super croix sans auréole, vient de sonner midi, accompagnée de la joie des jeunes enfants brailards

sortant, libérés de l'école privée, maternelle et primaire.

— À demain, Albert.

— Je rentre déjeuner, puis *les Vieux de l'Amour*.

À demain, Roger!

— Ah! l'amour, toujours l'amour... T'embrasses ta bourgeoise!

— Toi, la tienne! Allez, salut!

Et merde, nous l'avons enterrée la semaine dernière — l'habitude —, et remerde, il comprendra; bon, maintenant il est loin, et tendance sourdingue...

Moi aussi, je vais me rentrer, Cathy ne va pas tarder à arriver. Je paye au comptoir et dépose le journal.

— À demain, monsieur Philippe, bonne journée!

Tiens, la jeune patronne est de bonne humeur ce matin!

— À vous aussi, réponds-je, à demain!

Comme si j'en étais sûr... Enfin, les habitudes sont prévoyantes.

## ACTE III

### MON LIEU DE RÉSIDENCE

MON APPARTEMENT T4/5 est situé sur le front de mer, plein ouest, un peu venté, comme à Saint-Jean-de-Monts. Toutes les maisons devant la plage étaient devenues inhabitables, la grande majorité fermée d'octobre à avril, pas de chauffage, les ouvertures poncées par les tourbillons de sable, coquillages et crustacés, sans compter les grandes marées d'hiver, l'eau pénétrant de quelques centimètres à l'intérieur de ces baraques moisies et salpêtreuses. Les successions ne sont pas faciles quand on est plusieurs héritiers d'une bicoque bien délabrée.

Le notaire local connaissait un agent immobilier déjà propriétaire de sept de ces masures, ça pouvait sûrement l'intéresser. Mes grands-parents Yvonne et Gaston possédaient deux bâtisses, ils adoraient passer leurs vacances ici, ils m'emmenaient avec eux. Là, j'ai découvert la baignade, le plaisir de se rouler dans le sable chaud, les jeux de plage avec mes petits camarades d'été, aussi le vélo, le cinéma en plein air, comme dans *Coup de torchon*, ce furent mes premiers flirts, mes premiers plongeons dans la vie. L'agent immobilier et promoteur, dans les années soixante, proposa à ma famille en échange de leurs deux maisons, un grand appartement, vue sur mer,